



GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

n° 21 – janvier 2013

*Lieux de ségrégation sociale et
urbaine : tensions linguistiques et
didactiques ?*

Numéro dirigé par Marie-Madeleine
Bertucci

SOMMAIRE

Marie-Madeleine Bertucci : *Présentation.*

I. Manifestations sociolinguistiques de la ségrégation sociale et urbaine

Médéric Gasquet-Cyrus : *Perspectives dynamiques sur la ségrégation sociolinguistique en milieu urbain : le cas de Marseille.*

Mylène Lebon-Eyquem : *Débordements et reterritorialisation sociolinguistiques en milieu créole réunionnais.*

Rosa Pugliese, Valeria Villa : *Contraintes et tensions sociolinguistiques en Italie, pays d'immigration.*

Souheila Hedid : *Lorsque les représentations sociolinguistiques redessinent la ville. La mise en mots de la mobilité socio-spatiale. Le cas de Constantine.*

Isabelle Boyer : *Habiter la cité : expériences de ségrégation ou d'ouverture à l'autre ?*

II. Impact scolaire de la ségrégation linguistique et inégalité des langues

Marie-Madeleine Bertucci : *La diversité linguistique et culturelle à l'école de la périphérie : de facteur de ségrégation à instrument de l'inégalité des chances ?*

Véronique Nante, Cyril Trimaille : *À l'école, il y a bilinguisme et bilinguisme.*

Cécile Goï, Emmanuelle Huver : *Accueil des élèves migrants à l'école française : postures, représentations, pratiques ségrégatives et/ou inclusives ?*

Cécile Sabatier, Danièle Moore et Diane Dagenais : *Espaces urbains, compétences littératiées multimodales en immersion française au Canada.*

Compte rendu

Véronique Miguel-Addisu : *Auger N., Béal C., Demougin F. (éds.), 2012, Interactions et interculturalité : variété des corpus et des approches, Peter Lang, collection Langues, sociétés, cultures et apprentissages, Transversales n°31, Berne, 398 pages. ISBN 978-3-0343-1062-8.*

PERSPECTIVES DYNAMIQUES SUR LA SÉGRÉGATION SOCIOLINGUISTIQUE EN MILIEU URBAIN : LE CAS DE MARSEILLE

Médéric Gasquet-Cyrus

Université d'Aix-Marseille, laboratoire Parole et Langage

Introduction

La place de la sociolinguistique urbaine reste à négocier, entre une sociolinguistique « classique » concernée de manière éparpillée par des terrains « en ville » (voir Gasquet-Cyrus 2002 et Moïse 2003 pour une critique) et une sociolinguistique *prioritaire* (Bulot 2009) qui vise, avec l'appui de plusieurs disciplines (sociologie, géographie urbaine...), à théoriser la ville d'un point de vue sociolinguistique tout en construisant des interventions possibles dans le champ des politiques urbaines. Dans tous les cas, elle s'est emparée de la question urbaine pour l'interroger dans une perspective langagière. Le *fait urbain* est en effet incontournable : (i) depuis le XIX^e siècle dans les pays occidentaux touchés par l'industrialisation massive puis la désindustrialisation ; (ii) tout au long du XX^e siècle avec la poussée des mégapoles urbaines des pays émergents qui se caractérisent, entre autres choses, par une explosion démographique dans les grands centres urbains ; et (iii) depuis longtemps, par les mouvements migratoires à l'échelle planétaire attirés par les pôles urbains. Alors que les sciences sociales se penchent maintenant avec attention sur la ville, la sociolinguistique urbaine, concernée par l'impact du facteur urbain sur les formes linguistiques ou leur distribution (Manessy, 1992 ; Calvet, 1994), a également pris en charge la question de la ségrégation sociale et urbaine (Bulot, 2009) telle qu'elle peut apparaître dans *la mise en mots des identités urbaines* (Bulot et Tsekos, 1999).

En tant que « sujets d'opinion » (Vieillard-Baron, 2011), les *lieux de ségrégation urbaine* constituent des objets sociaux stéréotypés et *marqués* dans les discours communs et médiatiques. Ce marquage, souvent péjoratif, porte généralement sur des espaces « populaires », « sensibles », « difficiles » ou carrément « déshérités » : les termes *banlieue* ou *cités* se sont chargés aujourd'hui, en France, de telles connotations négatives. Or, si l'on veut éviter de se focaliser sur une catégorisation préconstruite pour la problématiser et examiner la dynamique des relations entre espace, territoires, langue(s) et discours, il convient d'avoir une vue d'ensemble des configurations sociolinguistiques à l'œuvre dans telle ou telle ville, c'est-à-dire de contextualiser chaque situation en fonction des questions linguistiques qui s'y posent et des tensions entre groupes qui s'y révèlent. Cette ambition nécessite en premier lieu une approche diachronique afin de mettre à jour la construction historique des

territoires et des représentations sociolinguistiques – variables – qui y furent/qui y sont associées. Elle requiert d'autre part l'analyse précise des structurations socio-spatiales contemporaines, aussi bien avec des données sociologiques et démographiques classiques qu'avec une connaissance précise du terrain, forgée à partir d'une fréquentation assidue de celui-ci, des observations et des enquêtes dans une perspective plus qualitative. C'est une partie de ce programme de sociolinguistique urbaine qui est proposée ici, à travers l'exemple de Marseille.

Comme c'est le cas pour beaucoup de villes, les dynamiques socio-spatiales et leurs dimensions langagières sont souvent envisagées à Marseille en termes binaires ; en l'occurrence, il s'agit non pas d'une opposition centre/périphérie, mais d'une opposition nord/sud (le « centre » étant lui-même clivé en deux parties assez distinctes d'un point de vue social). On aurait cependant tort de tirer hâtivement la conclusion selon laquelle le Sud (incluant une partie du centre-ville) et ses quartiers aisés représenteraient la *norme* ou une variété langagière marquée positivement, tandis que le Nord serait associé à des pratiques stigmatisées, à l'image des « quartiers Nord » de (triste) réputation nationale. La configuration spatiale de Marseille, l'histoire de ses peuplements, la mobilité des groupes sociaux, l'identité collective de la ville, l'émergence d'une culture populaire hybride dans les années 1990 et les mouvements migratoires récents rendent la situation autrement plus complexe. L'affirmation du texte de l'appel à participation selon lequel « [l]es pratiques langagières métissées ne se concentrent pas dans les quartiers déshérités et le centre-ville n'a pas le privilège de la langue normée » peut être vérifiée à Marseille.

On y voit en effet se dégager plusieurs pôles normatifs au sein d'une configuration triangulaire mettant en jeu, en français, au moins trois « accents » : l'accent marseillais populaire dit « traditionnel » ou accent « des vrais Marseillais » (VM), l'accent dit « des quartiers Nord » (QN) et l'accent dit « de la bourgeoisie marseillaise » (BM) (Binisti et Gasquet-Cyrus, 2003). Avec cette représentation triangulaire, il s'agit de rendre compte d'une tripolarité et des tensions d'un pôle à l'autre. Ce que les locuteurs, dans les discours épilinguistiques, associent à des catégories assez étanches apparaît plus, dans les faits, comme des polarités dont l'attractivité est associée à la présence (plus ou moins dense, plus ou moins fréquente) de telle ou telle forme, de telle ou telle caractéristique linguistique (par exemple, la palatalisation pour l'accent QN, plus de diérèses pour l'accent VM, etc.). Mais les normes sociolinguistiques locales ne se situent pas forcément dans les espaces marqués *a priori* positivement ; au contraire, l'accent BM semble relativement marqué du double sceau de l'artificialité et de la trahison identitaire, tandis que les deux premiers semblent constituer des références normatives assez puissantes, pour des groupes sociaux différenciés. De plus, l'existence récente d'un processus de *gentrification* à Marseille (Trimaille et Gasquet-Cyrus, à paraître) déplace en partie les stigmatisations pour viser une nouvelle catégorie de locuteurs, les « néo-Marseillais », lesquels pourraient bien changer la configuration sociolinguistique triangulaire présentée plus haut.

À partir de précédents travaux sur ce terrain, j'essaierai ici de contribuer à une réflexion sur la ségrégation sociale et urbaine et à ses tensions linguistiques. Le corpus sur lequel s'appuie cette analyse est composé de discours enregistrés pour l'essentiel lors d'entretiens semi-dirigés menés au début des années 2000 dans différents quartiers de Marseille auprès de locuteurs de différents milieux sociaux (voir Binisti et Gasquet-Cyrus (2003) pour plus de détail). Certains éléments ont également été recueillis (enregistrés ou simplement notés à la volée) dans des interactions spontanées avec des locuteurs, en-dehors de tout contexte d'enquête. Enfin, des documents divers tirés de la littérature, de la presse ou d'Internet viennent compléter les données. Pour résumer, ce corpus hétérogène croise des discours épilinguistiques (ou des catégorisations sous forme discursive) et des pratiques langagières pouvant être décrites sous leur aspect formel. Il s'appuie cependant de manière plus générale

sur une expérience, sur la fréquentation du « terrain » au quotidien depuis des années, avec ce que cela implique de connaissance des phénomènes et des discours en circulation.

Sans perdre de vue la nécessaire complémentarité entre quartiers et l'existence de territoires fortement stigmatisés comme les quartiers Nord, j'examinerai plus particulièrement d'autres lieux et d'autres groupes habituellement peu pris en compte en tant que cibles ségréguées : les représentants des quartiers « bourgeois » de Marseille et les « néo-Marseillais ». Cette étude de cas nous permettra, espérons-le, de réfléchir plus largement aux dynamiques sociolinguistiques dans les villes et à la redistribution des pratiques, des identités, des normes et des pouvoirs dans un monde où la globalisation a des effets très différents selon les contextes.

La « traditionnelle » ségrégation sociolinguistique à Marseille

La configuration générale de Marseille

L'identité marseillaise contemporaine s'affirme sous de multiples formes, à travers des artistes (chanteurs, groupes, écrivains...) identifiés comme « marseillais », des genres culturels marqués localement (littérature, chanson, cinéma...), l'enthousiasme général autour du club de football « l'OM », une variété de français érigée en emblème, ou encore des slogans chauvins répétés à l'envi comme *Fiers d'être marseillais !* ou *On craint dégun !* (« on ne craint personne ») ; il s'agit de formules très présentes dans les discours communs, que l'on peut retrouver, entre autres, sur des tee-shirts, des pare-soleil, des banderoles au stade ou sur tout autre support possible. Baignée par la mer à l'ouest et au sud, et entourée de collines au nord et à l'est, Marseille possède également une certaine unité géographique. C'est pourquoi il est commun de dire qu'elle regarde la mer en ignorant à la fois son territoire régional (elle est réputée être, aussi bien dans des discours ordinaires que chez certains historiens, « la moins provençale des villes de Provence », dont elle est pourtant la capitale) et en tournant le dos à la France, confortant ainsi son identité « rebelle » (Vergès et Jacquemoud, 2000 ; Moreau, 2005). Enfin, l'une des spécificités de la ville vient du fait qu'elle peut apparaître « comme un espace urbain où il est possible de se déplacer sans entrave » grâce à « une continuité dans la définition de l'espace urbain marseillais », comme l'affirme Roudil (2004), selon qui la configuration urbaine de Marseille favoriserait les déplacements des jeunes des quartiers Nord vers le centre ou les plages des quartiers Sud (ce qui reste discutable et qui mériterait de nouvelles investigations). Cependant, au-delà de cette unité générale, les quartiers Nord sont ségrégués, tant dans la structuration urbaine que dans les discours.

L'opposition nord/sud

Alors que la ville ancienne était concentrée autour du Vieux-Port (centre) et des quartiers Sud, l'expansion de la ville vers le nord entamée au XVII^e s'est développée au XIX^e siècle avec notamment l'industrialisation du quartier portuaire. Aujourd'hui, Marseille est clairement clivée par une ligne nord-sud (symboliquement et géographiquement représentée par l'avenue principale, La Canebière), que l'on peut lire aisément sur une carte exhibant les disparités socio-économiques ou que l'on peut constater *de visu*, avec des quartiers entiers laissés à l'abandon dans le Nord et des résidences bourgeoises bien desservies dans le Sud.

Ces disparités ont été relativement bien décrites et l'on n'insistera pas ici sur cette ségrégation bien établie envers un Nord populaire, ouvrier, peuplé en majorité d'immigrés ou de familles d'origines « étrangères », avec un important taux de chômage surtout chez les jeunes et 2/3 des HLM de la ville (Roncayolo, 1996 : 106). On parle clairement, pour les quartiers Nord de Marseille, d'« enclavement » (Condro, 1995), de « géographie de la

pauvreté » (Temime, 1999 : 371) ou de « segmentation » marseillaise (Centi, 1996) plus importante qu'à Lyon ou Paris.

La (mauvaise) réputation des quartiers Nord et ses corrélats sociolinguistiques

La mauvaise réputation des quartiers Nord de Marseille est aujourd'hui largement implantée dans l'imaginaire collectif local et l'une des conséquences se manifeste sous la forme d'une forte discrimination envers l'accent QN, dont j'ai pu fournir de nombreuses attestations en discours (Gasquet-Cyrus, 2009). En effet, s'il est incontournable dans le paysage sociolinguistique marseillais (dans les pratiques quotidiennes de jeunes et de jeunes adultes des quartiers Nord de la ville mais bien au-delà, de nombreux quartiers et de nombreuses villes de la région), l'accent QN n'en demeure pas moins exclu, dans de nombreux discours, du répertoire des usages marseillais considérés comme *légitimes*. On le qualifie ainsi (attestations toutes issues du corpus) d'accent « modifié », « transformé », « vulgaire », « rustre », « moins chantant » ou, avec euphémisme, « exotique » ; pour certains il n'est rien d'autre qu'un accent « banlieues » ou « cités » méprisable. Parmi les stigmates de cet accent, il y aurait son aspect « arabe » vu qu'il est souvent utilisé par des jeunes d'origine ou de culture maghrébine (avec des traits comme la palatalisation de *t* et *d* devant voyelles d'avant qui renforcent cet aspect). Évidemment, comme toujours, derrière l'accent, ce sont les groupes qui sont visés, et un racisme latent ou direct s'exprime facilement à travers les nombreux commentaires épilinguistiques disponibles sur cet accent.

Au-delà du binarisme...

L'opposition nord/sud souligne une nette discrimination envers les quartiers Nord, présentés en discours comme des territoires pauvres et dangereux, et envers ceux qui les pratiquent, discriminés pour leur origines sociales, culturelles ou pour leur « accent ». Mais on ne saurait se contenter de ce binarisme.

Au niveau sociolinguistique, si l'accent QN est encore aujourd'hui massivement déprécié et stigmatisé, nous avons pu montrer (Binisti et Gasquet-Cyrus, 2007) qu'il était également l'objet d'imitations ; imitations moqueuses où il est mis en scène, ridiculisé chez certains, certes, mais aussi imitation d'un modèle de prestige latent (*covert prestige*) pour beaucoup ; en effet, on peut se demander s'il n'est pas en train de devenir (ou déjà devenu) une norme de référence pour une partie de la jeunesse marseillaise ou régionale, d'origine immigrée ou non, qui y trouve un parler emblématique, une contre-norme permettant une convergence dans la divergence (Jamin *et al.*, 2006). Cette diffusion s'est en tout cas amplifiée ces dernières années à partir du moment où l'accent QN a commencé à devenir emblématique de Marseille, notamment grâce au mouvement hip hop. De jeunes rappers ou simplement des jeunes de quartiers dits difficiles se sont appropriés une partie de l'identité marseillaise, en particulier celle qui s'appuie sur les vertus du mélange et du cosmopolitisme. De plus, cette identité est parfois perçue au niveau national comme globalement « marseillaise ». Tout en étant rejeté par une partie de la population, l'accent QN joue un rôle croissant dans la configuration sociolinguistique locale, au point de devenir une variante de prestige auprès de certains jeunes qui adoptent des traits de cet accent.

Il y a donc des décalages entre les pratiques, les représentations, les catégorisations, les territorialisations et les attitudes, décalages qui traduisent l'existence de certaines tensions identitaires. Le changement linguistique en cours n'est ni vécu, ni accepté par tous les Marseillais de la même façon. De plus, l'accent QN n'est pas le seul à faire l'objet de discriminations, puisqu'une certaine ségrégation – paradoxale – s'exerce aussi sur certains quartiers bourgeois.

L'ambiguïté sociolinguistique de la bourgeoisie marseillaise

On l'a dit, opposer une normativité « centrale » à une déviance « périphérique » en opposant les quartiers Sud/Est et les quartiers Nord de Marseille reviendrait à passer à côté des dynamiques sociolinguistiques complexes de la ville. En effet, dans le cas de Marseille, si un modèle de prestige devait se dégager, ce serait celui du stéréotype nationalement connu du Marseillais populaire, avec ses déclinaisons sociotypiques (le pêcheur ; le supporter de l'OM ; le joueur de boules ; le *mia* ou *càcou*, jeune frimeur) ou sexotypiques (la poissonnière et plus récemment la *cagole*, bimbo populaire locale). Au niveau langagier, c'est un accent marseillais populaire, considéré comme « traditionnel » et volontiers marqué qui est plutôt valorisé, même si dans certaines situations, il est aussi l'objet d'un certain rejet, entre insécurité linguistique et ségrégation sociale.

L'accent « bourgeois » (l'objet reste à définir) ne peut en tout cas pas être considéré comme la norme de référence, pas plus que la norme de prestige, en tout cas pas pour la majorité des locuteurs marseillais¹. En effet, si l'on trouve auprès de la population « bourgeoise » des Marseillais volontiers discriminants envers le marseillais populaire et plus enclins à privilégier une forme soft du parler local, beaucoup associent cette façon de parler à un accent guindé et n'hésitent pas à discriminer ceux qui en sont les porteurs. Une analyse diachronique permettra d'expliquer l'ambiguïté de la situation actuelle.

Du Franchimand au Franciot

Pour comprendre la représentation ambiguë de la bourgeoisie marseillaise contemporaine au niveau des accents, il faut revenir à la distinction entre *Franchimand* et *Franciot*.

Au XVIII^e siècle, alors que Marseille n'est encore que « terre adjacente » au royaume de France (elle ne sera définitivement française qu'après la Révolution), le provençal est encore la langue de la vie quotidienne. Certains auteurs en profitent pour afficher sa supériorité sur le français, langue étrangère parlée par de hautains administrateurs qui avaient même donné naissance à un stéréotype ridicule, celui du *Franchimand*, ethnonyme avec lequel les Provençaux désignaient le « Français » locuteur de français ou plus globalement, pour coller à l'imaginaire local, « l'homme du Nord ». Pour Bouvier (1997 : 42), le Franchimand est « le modèle français, à la fois envié et détesté, qui est le porte-parole de la langue et de la culture françaises ». Les comédies locales reflètent ce sentiment de supériorité et le ridicule qui accompagnait la pratique du français. Les Provençaux qui se laissaient séduire par le prestige grandissant de la langue de la nation en construction furent eux aussi raillés et mis au ban de la communauté des rieurs : les « traitres » avaient leur stéréotype ridicule, celui du *Franciot*. Le mot désignera l'homme né en Provence et de langue provençale mais qui s'efforce de parler français en reniant sa langue et/ou son accent. Le Franciot est défini par Bouvier (1997 : 42-43) comme l'« imitation provençale » du Franchimand, « plus ou moins bien réussie, que l'on brocarde et ridiculise à l'envi [...], qui a pris l'accent pointu et les manières françaises en montant à Paris, ou même en restant en Provence ». Le linguiste Auguste Brun a bien résumé les différents usages dans une note :

Avant le XVIII^e siècle, on emploie surtout le terme de franchiman qui désigne l'homme du Nord. [...] Au XVIII^e siècle apparaît le franciot, celui qui né en Provence, se croit tenu de parler français et y réussit mal : le franchiman est un étranger, le franciot est un parvenu. (Brun, 1927 : 29, n. 1)

¹ En Provence, au contraire, nombre de personnes distinguent (en le discriminant) un accent marseillais populaire marqué voire vulgaire d'un accent « provençal » plus discret et plus prestigieux.

Or, si le terme *franciot* a aujourd'hui disparu de l'usage, il correspond tout à fait à ce que représente pour beaucoup le « bourgeois marseillais » : un parvenu qui renie ses origines populaires. Aujourd'hui, l'accent dit « de la bourgeoisie marseillaise » présente une certaine ambiguïté.

L'accent « provençal »

D'un côté, la bourgeoisie marseillaise aurait un accent « provençal », c'est-à-dire à un accent marseillais « acceptable », plus « léger » que l'accent populaire, celui d'une élite urbaine fière de son identité mais distincte des milieux plus populaires et de la vulgarité qui peut lui être associée. On en trouve une description littéraire assez fine :

Alexandre a, de plus en plus, le petit accent de la bourgeoisie marseillaise, un accent emprunté, factice, maniéré. Bernard ouvre les mots comme on enfonce une porte avec les a et les é sonores de la Provence intérieure. (Remacle, 1971 : 103)

L'une des figures emblématiques associées à cet accent est le maire de la ville Jean-Claude Gaudin, qui n'hésite d'ailleurs pas à jouer de sa « marseillitude » et à exhiber son accent dans ses interventions médiatiques ; on parle parfois d'« accent de Gaudin », comme dans l'exemple suivant collecté en 2000 auprès d'un locuteur (39 ans, formateur d'animateurs sociaux, quartier de La Plaine) qui parle aussi d'accent « Mazargues » (quartier bourgeois du Sud, d'où est originaire Jean-Claude Gaudin).

oui quand je parle de Gaudin par exemple c'est vraiment l'accent d(e) Mazargues + un accent marseillais + qui reste un accent + quand même populaire mais plutôt euh:: bour-(en)fin populaire: mais bourgeois bourgeois et membre de la ville de Marseille + les bourgeois ont toujours tendance à parler plutôt euh style Paris seizième ou aixois cet accent-là quoi donc à essayer d'éliminer l'accent marseillais mais i(l) y a des bourgeois qui vivent dans Marseille et qui sont fiers de leur accent mais c'est quand même un accent euh:: que j'appelle l'accent Mazargues

Le spectacle-culte *Josy Coiffure*, écrit et interprété par Anne-Marie Ponsot (Éditions du Fioupélan, 2010), met justement en scène – à l'oral et à l'écrit – cet accent bourgeois. Cela passe par exemple par une atténuation des nasales méridionales, comme dans ces propos d'une cliente bourgeoise du salon de coiffure :

- Josy, vous pouvez me prondre assez rapidemont ? Juste pour un coup de peigne ?... [...] Ma belle-mère était d'une vieille famille provoçale et ses paronts avaient cette vieille baraque... Oh, vous savez, c'est immonse, mais il n'y a aucun confort. (Ponsot, 2010 : 56)

L'effacement de l'accent

À côté de cette bourgeoisie qui assume son accent tout en le modifiant pour se distinguer du populaire, un autre groupe serait caractérisé par une absence d'accent, ou plutôt par une tentative d'effacement de l'accent marseillais. Dans le corpus, certains locuteurs parlent ainsi d'accent « rue Paradis » ou « boulevard Michelet » (artères très bourgeoises du centre et des quartiers Sud), ce serait l'accent, dit un Marseillais plus jeune, de « ceux qui s(e) la pètent ». Cette attitude est associée à une volonté d'imiter une norme parisienne ; on évoque, comme chez cette locutrice de 23 ans (élève infirmière, quartier Saint-Julien) le « parler pointu genre j(e) suis marseillais mais j'essaie de faire le parisien », ceux qui veulent éliminer leur accent et ont tendance à parler « style Paris seizième ». Cette attitude est aussi assimilée à l'accent d'Aix-en-Provence, ville de réputation bourgeoise à une trentaine de kilomètres de Marseille : on parle d'accent « aixois » ou plutôt de « l'absence d'accent des Aixois ». Il faut savoir que

de manière générale, les accents parisiens ou aixois sont plutôt discriminés à Marseille, car considérés comme artificiels ou trop guindés. Cet accent marseillais « snob » est appelé à Marseille, de manière péjorative, l'accent « jambon » (l'origine du qualificatif est inconnue).

Il y aurait donc un sentiment de honte à être et à paraître marseillais chez certains de ces locuteurs, comme l'exprime ici un Marseillais dans un entretien semi-directif : « c'est l'accent du Marseillais qui veut pas montrer qu'il a de l'accent » (2000, photographe, quartier Saint-Barnabé). On note que l'accent marseillais ne parviendrait pas à être complètement masqué : le naturel reviendrait tôt ou tard, pour trahir l'identité du renégat à ses origines.

Dans les discours, cet accent « de la bourgeoisie marseillaise » est territorialisé de manière nette dans les quartiers Sud de la ville : rue Paradis, Périer, Michelet, le Prado, la Corniche, Saint-Giniez, Mazargues, à l'exception de Saint-Barnabé, emblématique des quartiers Est de la ville, eux aussi bourgeois. Loin d'être porteurs d'une norme prestigieuse, ceux qui sont affublés d'un accent BM sont soit pointés du doigt comme des bourgeois, soit stigmatisés comme des « Parisiens ». Mais ils ne sont aujourd'hui plus seuls à être victimes de telles railleries.

Néo-Marseillais et globalisation : la reconfiguration sociolinguistique de Marseille

Lorsque nous proposons (Binisti et Gasquet-Cyrus, 2003) une représentation de la configuration sociolinguistique locale sous forme triangulaire, nous ne nous doutions pas que ce schéma allait si rapidement être « dépassé », au point qu'il faille aujourd'hui proposer une nouvelle représentation de la situation actuelle.

« Reconquête » du centre-ville et gentrification

Depuis le XIX^e siècle, Marseille est concernée par de grands projets de rénovation urbaine qui ont pris ces dernières années la forme d'une gentrification encouragée par les instances locales, ce qui entraîne une reconfiguration sociolinguistique assez spectaculaire (Trimaille et Gasquet-Cyrus, à paraître ; Gasquet-Cyrus, 2012).

Après la création de logements sociaux destinés à accueillir les immigrés et les rapatriés dans les années 1960-1970, Marseille a connu des changements massifs destinés à créer une nouvelle identité urbaine. L'ambition, claire, est d'élever Marseille au rang de cité internationale, à travers notamment le nouvel espace euro-méditerranéen. Pour cela, il convient de lui donner une nouvelle identité, aseptisée et moins populaire, alignée sur les standards des grandes et riches métropoles européennes comme Barcelone, Berlin ou Milan. Cependant, ces transformations de l'espace urbain liées à un projet politique ont changé de manière assez importante la sociologie de la ville et la relation entre les catégories de ses résidents.

Dans les années 1990, ces politiques urbaines ont pris la forme d'une « reconquête » (Peraldi et Samson, 2006) du centre-ville, un terme employé par le maire Jean-Claude Gaudin ou par des promoteurs urbains. Le résultat de ces politiques, c'est que les étrangers ou les populations les plus défavorisées sont plus ou moins forcées de quitter le centre-ville pour s'installer dans des zones plus périphériques, alors que des efforts importants sont consacrés pour attirer de nouveaux résidents à leur place, dans des logements rénovés aux loyers plus élevés². Il s'agit alors de résidents ou de « pratiquants » au pouvoir socio-économique élevé,

² De nombreux textes critiques ont été publiés sur le sujet, par exemple dans la revue Z (Collectif, 2009) ou par CQFD (« Ce qu'il faut détruire » <www.cqfd-journal.org>. [accès juin 2012]). Cet éditeur militant a aussi publié une anthologie de citations dénonçant la gentrification de Marseille (Le Dantec, 2007).

comme le concède le responsable du développement économique de la ville : « [l']objectif est d'attirer à Marseille une clientèle qui n'y habite pas, avec des perspectives d'achat plaisir » (*Marseille L'Hebdo*, 9/11/05). Cette gentrification concerne donc des mobilités socio-spatiales au sein de la ville, mais aussi des mouvements plus larges. À Marseille, l'arrivée significative de nouveaux résidents depuis les années 2000 (les « néo-Marseillais », désormais NM) a eu un impact important sur la configuration locale, avec des effets sur la variation et le changement linguistiques.

Les néo-Marseillais

L'arrivée de résidents des classes moyennes et supérieures est le résultat direct des politiques urbaines mises en place depuis les années 1970. Les données précises fournies par l'AGAM (2009) permettent de mieux comprendre les caractéristiques de cette nouvelle population. Entre 2001 et 2006, autour de 100 000 personnes se sont installées à Marseille. Parmi elles, 44 % viennent de France (hors Provence), 32 % d'Ile-de-France et 18 % de grandes villes comme Lyon, Lille, Toulouse ou Bordeaux. 23,7 % de ces nouveaux résidents sont des cadres alors qu'ils ne sont que 14,7 % chez les Marseillais ; 1 sur 5 est propriétaire et les étudiants représentent 16 % d'entre eux. Les NM s'installent majoritairement dans les trois arrondissements du centre-ville plutôt que dans les quartiers populaires du Nord ; dans certains quartiers du Sud, il y a deux fois plus de cadres NM que de cadres nés à Marseille. À partir de telles statistiques, on peut dresser le profil-type du NM : un jeune adulte (moins de 40 ans), étudiant ou employé d'un niveau socio-économique relativement élevé.

Le développement, en 2001, d'une ligne TGV reliant Paris à Marseille en 3 heures fut l'un des moteurs de cette croissance ; les NM, attirés à la fois par le mode de vie méditerranéen et par le développement économique et culturel de la ville, ont répondu à l'appel du pied de la municipalité. De plus, alors que Marseille était considérée comme un véritable « désert culturel » dans les années 1970, la ville a connu une renaissance spectaculaire au début des années 1990. Des groupes de musique, des chanteurs, des écrivains, des comédiens et d'autres artistes ont connu une grande visibilité dans les médias locaux et nationaux qui, pendant plus d'une décennie, ont comparé Marseille aux autres grandes capitales culturelles comme Barcelone. Or, les NM sont dotés d'un important capital médiatique : nombre d'entre eux sont cadres, journalistes, acteurs du milieu culturel, artistes, écrivains, comédiens..., et ils jouent un rôle actif dans cette renaissance culturelle urbaine.

Cette mobilité spatiale implique la reconfiguration non seulement de l'occupation physique des sols, mais aussi de l'espace social. Très actifs depuis les années 2000, les NM sont tellement visibles qu'ils sont maintenant identifiés comme un groupe spécifique. La catégorie « néo-Marseillais » est maintenant familière ; on peut ainsi la trouver dans un pseudo-guide humoristique, partiellement destiné (quoiqu'avec une certaine ironie) aux NM eux-mêmes (Cassely, 2011). Cette étiquette se retrouve aussi dans un article en ligne du journal *20 minutes* (17/05/04), « Les 'néo-Marseillais' débarquent », qui décrit une cérémonie de bienvenue pour 2 800 NM attendus ce soir-là. On notera que le maire de la ville n'accueille pas tous les « étrangers » de cette façon !

Impact linguistique

Nous avons essayé (Trimaille et Gasquet-Cyrus, à paraître) de relever l'impact linguistique de ces contacts émergents entre groupes sociaux différents : les NM qui investissent les quartiers gentrifiés du centre-ville et des Marseillais de milieux plus populaires. Cela peut prendre la forme de la perte ou de l'effacement de traits linguistiques locaux.

Ainsi, dans un dossier spécial consacré à ce sujet dans un hebdomadaire local, Mildonian (2012) explique son étonnement lorsqu'elle a réalisé que dans le métro marseillais, les annonces étaient désormais faites en français standard (sans accent local) ou en anglais, alors

qu'elle entendait autour d'elle de nombreux accents locaux ou étrangers. À travers des entretiens avec des acteurs de la vie sociale, politique et culturelle, elle a ainsi montré que l'accent de Marseille, traditionnellement exhibé comme une part essentielle de l'esprit de la ville, tend à être estompé lorsqu'il s'agit d'affaires « sérieuses » : « [m]ais quand Marseille ambitionne de séduire congressistes et touristes d'affaires, elle met sa bouche “en cul de poule” ». Dans ces contextes, l'accent local peut être vu comme trop « populaire ».

Les craintes que les NM contribuent à la disparition de l'accent marseillais sont aujourd'hui bien affirmées, comme dans ce commentaire ironique d'un internaute sur un article en ligne consacré à la politique urbaine autour de la Rue de la République (quartier en pleine gentrification) : « on oublie que des gens ont laissé leur histoire derrière eux en se faisant gentilleme[n]t [sic] virer pour laisser la place à des néo-Marseillais avec un autre accent et bientôt une autre langue, mais bon il paraît que c'est bon pour notre bien et notre avenir³ ».

Une illustration encore plus spectaculaire de ces tentatives d'estompement de l'accent local se trouve dans *Plus belle la vie*, une série télévisée populaire diffusée nationalement chaque soir sur France 3. Bien qu'elle soit tournée à Marseille avec de nombreuses références à la vie locale, presque aucun acteur n'a l'accent marseillais. Selon Mildonian (2012) : « Plus personne ne s'étonne de voir aujourd'hui un feuilleton quotidien tourné à Marseille par des équipes locales sans qu'un accent du coin soit perceptible à l'écran ». L'absence de l'accent local a fait l'objet de discussions passionnées dans les médias locaux ; des chercheurs comme Peraldi et Samson (2006 : 219) affirment que cette série offre une « vision pastel » de Marseille, tandis que Roux (2008) analyse le déséquilibre entre les catégories sociales mises en scène dans la série, qui sur-représente les cadres et les professions intellectuelles à l'exclusion presque totale de la classe ouvrière. Destinée à une audience nationale et conçue comme un divertissement, la série *Plus belle la vie* ne reflète aucunement les changements sociaux à Marseille et le français parlé localement, mais offre au monde une vision artificielle de la gentrification de la ville.

Nous avons montré que les NM adoptent parfois (ou de plus en plus : cela reste à mesurer) des traits linguistiques locaux, comme du vocabulaire (*minot, dégun, fada, peuchère, oai, cagole...*). Parfois, les usages « maladroits » qu'ils peuvent en faire sont raillés par les Marseillais, qui en profitent pour leur donner des « leçons de marseillais ». Il n'en demeure pas moins que l'usage de mots locaux chez les NM semble aller croissant, d'autant que nombre d'entre eux, on l'a dit, sont impliqués dans des actions culturelles et se sentent quelque peu responsables de l'identité locale. Le parler local est parfois « branché ».

Gentrification et conquête

Certains sociologues ont analysé la gentrification en termes, sinon de colonisation, du moins de « conquête ». Peraldi et Samson (2006) soulignent le rôle joué par les Parisiens pour lesquels Marseille est devenue une sorte de banlieue de Paris, où ils peuvent échapper aux contraintes de la capitale et bénéficier du nouveau potentiel économique et culturel de la ville. Pour Le Dantec (2007 : 11), l'un des principaux objectifs des politiques urbaines est d'implanter « une nouvelle population anonyme, interchangeable, sans existence publique ». Les attitudes des NM sont discutées, avec la question implicite de savoir s'ils sont réellement capables de devenir « marseillais » dans la mesure où ils essaient aussi de changer les coutumes afin de transformer Marseille en ville « normale »... Paradoxalement, Marseille est la cité par excellence qui se considère comme rebelle ou au moins non conformiste face au pouvoir et au centralisme représenté par Paris.

³ <http://www.laprovence.com/article/marseille-9294> (accès juin 2012)

D'abord séduit par le pittoresque des habitants et le charme cosmopolite du centre-ville, le Parisien qui s'installe ne tolérera cependant pas longtemps le bordel ambiant qu'il pouvait supporter voire encourager tant qu'il venait en touriste ou en "city breaker". Il se met alors en tête de faire changer Marseille : c'est-à-dire d'en faire une ville normale, projet qui en général échoue. (Cassely, 2011 : 95-96)

Pour certains autochtones, l'arrivée des NM a instillé la peur d'une identité « aseptisée » : « il est vrai qu'on entend parler de plus en plus pointu dans Marseille... avec la venue des Parigots, l'accent marseillais fout le camp... bientôt, Marseille sera une ville quelconque... »⁴.

La description des NM comme des « envahisseurs » ou des « étrangers » est attestée, comme dans les commentaires d'un article en ligne intitulé « Marseille a-t-elle perdu son accent ? »⁵ : « ces Parigots qui envahissent cette ville » ; « dans la rue, on entend plus de parigot que de marseillais » ; « tout ce qu'on voit en centre ville ce sont les nouveaux arrivants qui se prennent pour des Marseillais alors qu'ils ne sont là que depuis quelques années et viennent donner des leçons, Marseille n'est plus Marseille » ; « On devrait obliger les Néo-Marseillais à suivre des cours d'accents » (*ibid.*).

Certains critiquent l'appropriation des traits linguistiques locaux, en affirmant que les NM utilisent les mots artificiellement, sans utiliser l'accent « approprié » : « ce nouveau parler, c'est du parler pour les bobos, nouvellement installés qui pensent "faire" marseillais et les touristes ».

Ségrégation et normes linguistiques

Alors que leur présence génère, on l'a vu, de la discrimination envers les classes ouvrières ou les plus paupérisées (Ruffin, 2010), les NM doivent eux aussi faire face à un problème d'intégration (Jourdan, 2008 : 88). Ils sont ainsi souvent qualifiés, péjorativement, de « Parisiens », comme dans cet exemple amusant tiré de Cassely (2011 : 95) : « Malheureusement pour le Marseillais, il arrive aussi que le Parisien décide de rester. On dit alors que c'est un néo-Marseillais ». Un intellectuel local associe les NM à un parler raffiné ou trop guindé : « D'un côté, les façades verre-acier d'Euromed avec une population de mangeurs de sushis encravatés, à l'élocution châtiée, et, de l'autre côté, un centre-ville dégradé avec le Marseille des chômeurs et des immigrés » (cité in Collectif, 2009 : 42).

Dans une ville où la variété locale de français est souvent vue comme une contre-norme du français parisien, ce français raffiné et standardisé est plus une cible de moqueries qu'une norme prestigieuse qu'il conviendrait d'imiter. À un niveau micro, dans des interactions verbales fréquemment entendues dans des conversations ordinaires, le « parler » des NM est souvent la cible de commentaires ironiques ou de moqueries, dans la mesure où il est perçu comme guindé, affecté ou associé à l'accent parisien, ou bien à une absence d'accent local.

Conclusion

Depuis plusieurs décennies, la discrimination envers les quartiers Nord, puis l'accent QN focalisait les tensions sur une seule catégorie de population. On assiste cependant à l'émergence de nouvelles formes de ségrégation à Marseille : non seulement les « bourgeois » sont sommés d'assumer leur identité locale sous peine d'être raillés, mais une nouvelle catégorie a fait son apparition.

⁴ www.laprovence.com/article/a-la-une/marseille-a-t-elle-perdu-son-accent (accès juin 2012)

⁵ www.laprovence.com/article/a-la-une/le-nouveau-dico-du-parler-marseillais (accès juin 2012)

Les NM viennent en effet non pas remplacer les précédentes « cibles » des discriminations, mais ajouter un pôle à la configuration sociolinguistique locale. Leur posture ambiguë (à la fois « étrangers » et porteurs de l'identité marseillaise ; nouveaux mais propriétaires) rend les questionnements et les positionnements à leur égard complexes. L'opposition traditionnelle *nous* (« les Marseillais ») / *eux* (les « étrangers », et plus précisément les « Parisiens ») doit être partiellement abandonnée dans la mesure où nombre de NM veulent partager l'identité locale ou la préserver, afin de devenir d'« authentiques » Marseillais... Les guillemets sont évidemment de rigueur car malgré des affirmations identitaires souvent claironnées de manière spectaculaire, il est bien difficile de dire ce que serait un « authentique » Marseillais... d'autant que les NM sont parfois des locuteurs d'origine marseillaise qui reviennent à Marseille après des années de vie en dehors de la ville, parfois en région parisienne. Les Marseillais (prétendus) « de souche » (catégorie extrêmement problématique) doivent se poser de nouvelles questions identitaires : au lieu d'une opposition simpliste entre Marseillais et Parisiens, ils doivent négocier avec ces nouveaux venus qui sont impliqués (parfois plus qu'eux !) dans l'identité locale. Cela revient à poser une question simple : que signifie, aujourd'hui, être « marseillais », et dans quelle mesure les pratiques langagières et les normes contribuent à construire cette identité mouvante ?

L'*accent* est loin d'être un concept défini de manière stable par les linguistes (Gasquet-Cyrus, 2010) ; on voit dans le cas marseillais qu'il s'agit d'une notion suffisamment vague pour être investie de manière très variable par les locuteurs et par les groupes. On ne saurait donc « figer » ou essentialiser les accents, ni les réduire à des ensembles de traits phonétiques ou intonatifs : plus que cela, ils constituent des catégorisations mêlant à la fois des productions verbales (entendues ou perçues) et des jugements sociaux. Ils méritent en cela d'être « suivis » par des approches sociolinguistiques qui permettent d'en saisir les dynamiques, au gré des changements sociaux et politiques.

Cette reconfiguration et ces nouvelles formes de ségrégation à Marseille interrogent de manière plus générale sur le sens d'être le citoyen d'une ville européenne aujourd'hui, et plus largement encore sur les modalités d'appartenance en milieu urbain dans un monde globalisé. Une sociolinguistique de la globalisation pourrait fournir un cadre théorique intéressant pour étudier ces phénomènes. Celle que propose Blommaert (2010) invite à passer d'une *sociolinguistique de la distribution* (“in which movement of language resources is seen as movement in a horizontal and stable space in chronological time”) à une *sociolinguistique de la mobilité* (“[which] focuses not on language-in-place but on language-in-motion, with various spatiotemporal frames interacting with one another”, 2010 : 5). La sociolinguistique urbaine, enrichie des apports de la dialectologie perceptuelle (Preston, 1989) pourrait, dans cette perspective, rester vigilante sur les discours glottopolitiques produits dans une grande ville comme Marseille et regarder de près les pratiques langagières changeantes, pour mieux comprendre ce que nous disent les processus de ségrégation sur les identités sociales en mouvement.

Références

- AGAM (Agence d'Urbanisme de l'Agglomération Marseillaise), 2009, *Radioscopie des nouveaux Marseillais* ; www.agam.org
- BINISTI N., GASQUET-CYRUS M., 2003, « Les accents de Marseille », dans *Cahiers du Français contemporain*, n° 8, ENS Editions, Lyon, pp. 107-129.
- BINISTI N., GASQUET-CYRUS M., 2007, « Imitation et diffusion de l'accent “quartiers Nord” à Marseille », dans *Variations au cœur et aux marges de la sociolinguistique*, P. Lambert, A. Millet, M. Rispaïl et C. Trimaille (éds), L'Harmattan, Paris, pp. 107-118.

- BLOMMAERT J., 2010, *The Sociolinguistics of Globalization*, Cambridge University Press, Cambridge.
- BOUVIER J.-C., 1997, « L'image de l'étranger dans la Trilogie », dans *Marseille*, n° 180, pp. 40-45.
- BRUN A., 1927, *La langue française en Provence de Louis XIV au Félibrige*, Institut Historique de Provence, Marseille.
- BULOT T., TSEKOS N., 1999, « L'urbanisation linguistique et la mise en mots des identités urbaines », dans *Langue urbaine et identité*, T. Bulot (dir.) et N. Tsekos, L'Harmattan, Paris, pp. 19-34.
- BULOT T., 2009, « La territorialisation sociolinguistique de la migration », dans *Formes & normes sociolinguistiques. Ségrégations et discriminations urbaines*, T. Bulot (dir.), L'Harmattan, Paris, pp. 15-28.
- CALVET L.-J., 1994, *Les voix de la ville. Introduction à la sociolinguistique urbaine*, Payot, Paris.
- CASSELY J.-L., 2011, *Marseille. Manuel de survie*, Les Beaux Jours, Paris.
- CENTI C., 1996, *Le laboratoire marseillais. Chemins d'intégration métropolitaine et segmentation sociale*, L'Harmattan, coll. Villes et Entreprises, Paris.
- COLLECTIF, 2009, « Marseille », *Z. Revue itinérante de critique sociale*, n° 2.
- CONDRO S., 1995, « Réflexions autour d'une démarche d'évaluation de la Politique de la Ville dans les quartiers Nord de Marseille », dans *L'évaluation de la Politique de la Ville*, Villes et territoires méditerranéens, pp. 63-65.
- GASQUET-CYRUS M., 2002, « Sociolinguistique urbaine ou urbanisation de la sociolinguistique ? Regards critiques et historiques sur la sociolinguistique », dans *Marges linguistiques*, n° 3, pp. 54-71.
- GASQUET-CYRUS M., 2009, « Territorialisation, stigmatisation et diffusion. L'accent "quartiers Nord" à Marseille », dans *Formes & normes sociolinguistiques. Ségrégations et discriminations urbaines*, T. Bulot (dir.), L'Harmattan, Paris, pp. 209-222.
- GASQUET-CYRUS M., 2010, « L'accent : concept (socio)linguistique ou catégorie de sens commun », dans *Pour une épistémologie de la sociolinguistique*, H. Boyer (dir.), Lambert-Lucas, Limoges, 179-188.
- GASQUET-CYRUS M., 2012, « The accents of Marseille : perceptions and linguistic change », communication présentée au *Sociolinguistics Symposium 19*, Language and the city, Berlin, Freie Universität, 22/08/12.
- JAMIN M., TRIMAILLE C., GASQUET-CYRUS M., 2006, « De la convergence dans la divergence : le cas des quartiers pluri-ethniques en France », dans *Journal of French Language Studies*, vol. 16/3, Cambridge University Press, pp. 335-356.
- JOURAND S., 2008, « Un cas aporétique de gentrification : la ville de Marseille », dans *Méditerranée* 111, pp. 85-90.
- LE DANTEC B., 2007, *La ville-sans-nom. Marseille dans la bouche de ceux qui l'assassinent*, CQFD/Le Chien Rouge.
- MANESSY G., 1992, « Mode de structuration des parlers urbains », dans *Des villes et des langues*, Didier Erudition, Paris, pp. 7-23.
- MILDONIAN L., 2012, « Marseille, sois belle et tais-toi ? », dans *Marseille L'Hebdo*, n° 586.
- MOISE C., 2003, « Des configurations urbaines à la circulation des langues... ou... les langues peuvent-elles dire la ville ? », dans *Frontières et territoires urbains, les frontières sociolinguistiques*, Bulot T. et L. Messaoudi (éds), Sociolinguistique urbaine (frontières et territoires), Éditions Modulaires Européennes, Cortil-Wodon, Belgique, pp. 53-80

- MOREAU A., 2005, « L'importance de l'identité locale chez les adolescents marseillais », dans *Faire Savoirs*, n° 5, Ville et intégration : le creuset marseillais, AMARES, pp. 33-38.
- PERALDI M., SAMSON M., 2006, *Gouverner Marseille. Enquête sur les mondes politiques marseillais*, La Découverte, Paris.
- PONS, D., 1997, « Marseille ou le mythe vacillant de l'intégration », dans *Le Monde diplomatique*, juillet.
- PONSOT A. M., 2010, *Josy-coiffure*, Editions du Fioupélan.
- PRESTON D., 1989, *Perceptual Dialectology. Nonlinguists' Views of Areal Linguistics*, Foris, Dordrecht.
- REMACLE A., 1971, *Le temps de vivre*, Paris, Les éditeurs français réunis.
- RONCAYALO M., 1996, *Les grammaires d'une ville. Essai sur la genèse des structures urbaines à Marseille*, Paris, EHESS.
- ROUDIL N., 2004, « Territorialisation des pratiques et ville parcourue : les habitants des grands ensembles et la mobilité spatiale à Marseille », communication au colloque de clôture de l'ACI Ville, ASIEM, mai, Paris.
- ROUX M., 2008, « Vraiment si belle, la vie ? », dans *Le Monde diplomatique*, décembre.
- RUFFIN F., 2010, « Au bonheur des riches », dans *Manière de voir. Le Monde diplomatique*, 114.
- TEMIME E., 1999, *Histoire de Marseille de la Révolution à nos jours*, Perrin, Paris.
- TRIMAILLE C., GASQUET-CYRUS M., à paraître, « Sociolinguistic change in the city: gentrification and its linguistic correlates in Marseille », dans *Language and Social Structure in Urban France*, M. Jones et D. Hornsby (eds), Legenda, Oxford.
- VERGES P., JACQUEMOUD V., 2000, « Marseille, écrin d'azur ou métropole ? », dans *La Pensée de Midi*, n° 1, pp. 108-113.
- VIEILLARD-BARON H., 2011, *Banlieues et périphéries. Des singularités françaises aux réalités mondiales*, Hachette Supérieur, Paris.

GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

Comité de rédaction : Michaël Abecassis, Salih Akin, Sophie Babault, Claude Caitucoli, Véronique Castellotti, Régine Delamotte-Légrand, Robert Fournier, Emmanuelle Huver, Normand Labrie, Foued Laroussi, Benoit Leblanc, Fabienne Leconte, Gudrun Ledegen, Danièle Moore, Clara Mortamet, Alioune Ndao, Isabelle Pierozak, Gisèle Prignitz, Georges-Elia Sarfati.

Conseiller scientifique : Jean-Baptiste Marcellesi.

Rédacteur en chef : Clara Mortamet.

Comité scientifique : Claudine Bavoux, Michel Beniamino, Jacqueline Billiez, Philippe Blanchet, Pierre Bouchard, Ahmed Boukous, Louise Dabène, Pierre Dumont, Jean-Michel Eloy, Françoise Gadet, Marie-Christine Hazaël-Massieux, Monica Heller, Caroline Juilliard, Jean-Marie Klinkenberg, Jean Le Du, Marinette Matthey, Jacques Maurais, Marie-Louise Moreau, Robert Nicolai, Lambert Félix Prudent, Ambroise Queffélec, Didier de Robillard, Paul Siblot, Claude Truchot, Daniel Véronique.

Comité de lecture pour ce numéro : Mickaël Abecassis, Laura Abou Haidar, Salih Akin, Sophie Babault, Margaret Bento, Philippe Blanchet, Claude Caitucoli, Véronique Castellotti, Daniel Coste, Régine Delamotte, Jean-Michel Eloy, Monica Heller, Fabienne Leconte, Gudrun Ledegen, Marinette Matthey, Véronique Miguel Addisu, Muriel Molinié, Marie-Louise Moreau, Claudine Moïse, Isabelle Pierozak, Didier de Robillard, Daniel Véronique.

Laboratoire Dysola – Université de Rouen
<http://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol>

ISSN : 1769-7425